

RECONNAISSANCE AU MAROC.

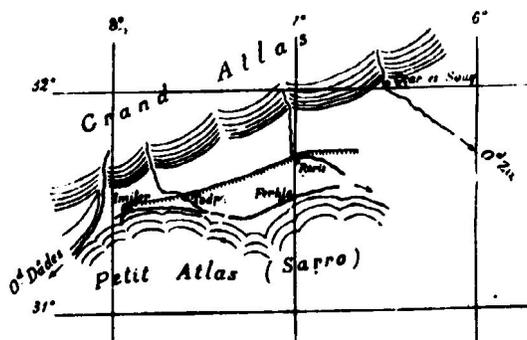
IX.

DU DADES A QÇABI ECH CHEURFA.

1°. - DU DADES AU QÇAR ES SOUQ.

25 avril.

Départ à 5 heures du matin. Mon Seddrâti, accompagné d'un second fusil, m'escorte. J'abandonne l'Ouad Dâdes. Au-dessus d'Aït Iidir, on en voit la vallée rester la même durant 4 ou 5 kilomètres, puis elle se resserre: la plaine qui s'étendait à sa gauche finit, et est remplacée par un haut talus; la rivière, sans cesser d'être garnie de verdure, entre dans un défilé étroit où on la perd de vue. Elle s'enfonce dans le Grand Atlas. Je passe sur le plateau bas et uni qui la borde à l'est. J'aborde un mouvement de terrain des plus remarquables: le plateau où je m'engage est l'extrémité occidentale d'une immense plaine qui, commençant à l'est de l'Ouad Ziz et même de l'Ouad Gir, s'étend vers l'ouest jusqu'à l'Ouad Dâdes. Cette grande dépression sépare le Grand et le Petit Atlas, et s'enfonce entre les deux chaînes comme un golfe profond. Entré ici en cette plaine, j'y demeurerai jusqu'au Ziz. Dans toute cette région, elle se décompose en deux sections qu'on peut appeler supérieure et inférieure: la première, où je suis en ce moment, que je traverserai d'ici à Imiter et du Reris au Qçar es Souq, est la partie primitive de la plaine; elle s'étend le long du Grand Atlas et a pour limites: au nord, cette chaîne; à l'ouest, l'Ouad Dâdes; au sud, le Petit Atlas du Dâdes à Imiter, et au delà la section inférieure. Celle-ci, où j'entrerai à Imiter pour y rester jusqu'au Reris, se trouve au pied du Petit Atlas et est bornée: au sud, par cette chaîne; à l'ouest et au nord, par la section supérieure.



La seconde portion est en contrebas de la première et séparée d'elle sur toute sa longueur par un talus uniforme. Celui-ci est comme un degré placé entre les deux étages de la plaine; il est partout le même: la hauteur en est d'environ 100 mètres; il est composé de roche rose et a la

forme qu'indique la figure, à pic au sommet et en pente douce au pied. La section inférieure a sans doute été creusée par les eaux du Grand Atlas qui, se précipitant perpendiculairement de ses cimes dans la plaine, se sont heurtées aux masses rocheuses du Sarro, si tourmentées sur ce versant, et se sont pratiqué cette excavation à leur pied. C'est le long des premières pentes du Petit Atlas que l'étage inférieur est le plus bas: là se déroulent les lits des cours d'eau; là coulent et l'Ouad Imiter et l'Ouad Todra. La ligne de thalweg entre le Grand et le Petit Atlas se trouve donc dans la seconde partie. L'étage supérieur comme l'étage inférieur présentent un sol uni, dur, souvent pierreux; aucun mouvement n'interrompt l'uniformité plate du premier, si ce n'est des massifs rocheux au nord du Todra et une butte près de Qçar es Souq, témoins isolés au milieu de la plaine, Dans l'étage inférieur, comme s'il avait été moins complètement balayé que l'autre, les témoins sont plus nombreux et s'élèvent en masse plus compacte : ce sont d'abord le barrage qui se voit à l'est de Timatreouin, puis le massif situé entre le Todra, le Reris et le Ferkla, enfin les collines isolées que je laisserai à droite en allant du Todra au Ferkla; ces divers groupes paraissent d'altitude moindre que le talus qui sépare les deux étages.

Ma route d'aujourd'hui se divise en deux parties: l'une dans la section supérieure de la plaine, d'Aït Iidir aux abords d'Imiter, l'autre dans la section inférieure, d'Imiter au Todra. Ces deux parties offrent une égale facilité; dans chacune on marche en terrain plat. Dans la première, je parcours une plaine de plus de 15 kilomètres de large, sans une ondulation; on l'appelle Outa Anbed; elle est bornée : au sud, par le Sarro, longue ligne noire à reflets brillants; au nord, par un talus brun de hauteur médiocre, commençant à la gorge où s'enfonce l'Ouad Dâdes en amont d'Aït Iidir; à l'ouest, par la vallée de cette rivière; vers l'est, rien ne limite l'horizon: tant qu'on marche dans la plaine, on ne voit qu'elle devant soi. On en sort sans s'en apercevoir, en s'engageant dans le lit d'une rivière dont les berges rocheuses, basses d'abord, vont en s'élevant et finissent par devenir les flancs d'un ravin. C'est un court passage d'où on débouche, à Imiter, dans une nouvelle plaine, la seconde section, l'étage inférieur. Le sol de l'Outa Anbed est uni comme une glace; c'est un terrain sablonneux et dur, semé de petites pierres; il est aux deux tiers nu; un tiers est couvert de menus herbages. De rares ruisseaux le sillonnent, leurs lits desséchés et bordés de grands genêts blancs. Imiter est un groupe de quatre qçars appartenant aux Berâber. Il se trouve à la bouche d'une vallée étroite, dont les flancs sont des talus de roche rose de 100 mètres de haut, raides, sans végétation, semblables à ceux qui bordent le ravin que je viens de descendre. La rivière qui en sort, l'Ouad Imiter, débouche ici dans la plaine inférieure, où elle s'unit au cours d'eau que j'ai suivi. Les qçars d'Imiter sont construits avec élégance, comme ceux du Dra. Quelques cultures d'orge et de blé les entourent, avec des figuiers et des trembles.

A Imiter commencent la seconde portion de ma route et le second étage de la plaine; celui-ci est une longue surface plate gardant d'ici, son origine, jusqu'au Todra, où il est coupé par la bande de palmiers de l'oasis, une largeur moyenne de 3 kilomètres; après le Todra, il s'élargit par degrés et atteint 18 kilomètres entre le Ferkla et le Reris; au delà de ces points, je le verrai s'étendre à perte de vue vers l'est, avec une largeur qui paraîtra augmenter encore: sur toute son étendue il reste le même, borné au nord par le talus uniforme de roche rose qui le sépare de l'étage supérieur, au sud par une ligne de hauteurs noires et rocheuses, premières pentes du Sarro. D'Imiter au Todra, le sol est uni; il consiste en un sable rose semé de pierres, rares au début, plus nombreuses à mesure qu'on avance vers l'est. On ne voit presque pas de végétation: à peine un peu de thym et de mousse¹. Un seul accident de terrain coupe la monotonie de la plaine: une ligne

¹ Mousse blanchâtre poussant par grosses touffes ; i elle verdit en temps de pluie et sert alors de nourriture aux chameaux. On la rencontre, paraît-il, dans toutes les hamadas du Sahara Marocain.

de collines de 50 à 60 mètres de hauteur la barre vers Timatreouin, formant une digue sur toute sa largeur; ces collines sont en pente douce; le chemin qui les franchit n'offre aucune difficulté. Le col où on les passe, Foum el Qous n Tazoult, est un point important: il forme limite entre les Aït Melrad et les autres fractions des Aït Iafelman; le sol en est intéressant: composé moitié de roche rose, moitié de roche noire, il réunit les éléments du Grand et du Petit Atlas. Après l'avoir traversé, je me retrouve sur la plaine: dans le lointain apparaissent les palmiers du Todra, comme une ligne noire. Je les atteins à 4 heures du soir. A 4 heures et demie, je fais halte dans le qçar de Taourirt.

L'oasis du Todra se compose uniquement des rives de l'Ouad Todra; c'est un long ruban, dont la largeur varie de 800 à 2000 mètres, couvert de plantations au milieu desquelles serpente la rivière. Elle est ombragée sur toute son étendue d'une multitude de palmiers auxquels se mêlent, surtout dans la partie nord et aux environs immédiats des qçars, des grenadiers, des figuiers et des oliviers, mi-cachés sous les rameaux grimpants de la vigne et des rosiers. Tel je vois le Todra, telles seront les oasis du Ferkla, du Reris, du Qçar es Souq, minces serpents noirs s'allongeant dans la plaine.

Durant la route d'aujourd'hui, je n'ai cessé de voir dans le lointain, vers le nord, au delà des hauteurs peu élevées bordant l'Outa Anbed et du talus limitant l'étage inférieur, de hautes montagnes brunes avec des taches de neige sur leur faite : ce n'étaient pas les crêtes supérieures du Grand Atlas, mais d'importants échelons de la chaîne. Comme rivières, j'ai rencontré l'Ouad Imiter (100 mètres de large; lit moitié sable, moitié gravier; à sec; berges de sable de 2 mètres de haut) et l'Ouad Todra (20 mètres de large, dont 15 remplis d'eau courante; fond de gravier; point de berges; l'Ouad Todra a une eau limpide et agréable au goût; son lit n'en manque jamais; un grand nombre de canaux en dérivent, donnant en tout temps un arrosage abondant aux plantations qui le bordent. Pendant la partie de son cours, il traverse l'étage inférieur de la plaine, il coule au milieu d'une tranchée d'environ 1 000 mètres de large, séparée du terrain voisin par des talus escarpés de 8 ou 10 mètres. Le fond de la tranchée, de sable, est couvert de cultures et de palmiers : c'est le mur de l'oasis; la plupart du temps, dattiers et champs débordent un peu des deux côtés de l'encaissement; jamais ils n'en dépassent beaucoup les bords; par endroits, ils s'y arrêtent. Je verrai plus loin l'Ouad Ziz couler à Qçar es Souq dans une excavation semblable. Dans la partie où il traverse l'étage supérieur, l'Ouad Todra s'y creuse une vallée à pentes douces ayant au fond 1200 à 1500 mètres de large. Entre Imiter et le Todra, j'ai vu deux lieux habités, deux petits qçars, l'un auprès duquel je suis passé, l'autre aperçu de loin. Le premier, Timatreouin Ignaouen, appartient aux Berâber (les Ignaouen sont une subdivision des Aït Atta); il est bordé de jardins et de cultures semblables à ceux d'Imiter; comme là, il n'y a pas un palmier; un canal descendant des premières pentes du Grand Atlas y apporte une eau courante et limpide. Le second est Qciba Aït Moulei Hamed. Il fait partie d'un groupe de trois qçars situés sur les bords de l'Ouad Imiter, non loin de son confluent avec l'Ouad Todra; tous trois sont entourés de dattiers. A l'exception des travailleurs dispersés dans les plantations d'Imiter et de Timatreouin, je n'ai rencontré personne sur la route.

26 et 27 avril.

Séjour à Taourirt. L'oasis du Todra, une de sa nature, se divise au point de vue politique en deux portions: la première, le Todra proprement dit, se compose de la partie haute; elle est habitée par des Chellaha indépendants; la seconde, qui est située au-dessous d'elle et n'en est

séparée par rien d'apparent, appartient aux Berâber; ils y sont mêlés; plusieurs fractions se la partagent. Dans tout le Todra, chaque localité est indépendante de ses voisines. L'oasis est fort peuplée; elle comprend 50 à 60 qçars, échelonnés les uns contre les autres le long des plantations. La plupart sont construits en des points élevés: ceux de l'étage inférieur de la plaine, au bord de la tranchée que s'y est creusée l'Ouad Todra, les autres au pied des flancs de sa vallée, comme Tiidrin et Tirremt, ou sur des buttes isolées près de ses rives, comme Taourirt et Aït Ourjedal. Cette disposition, que j'ai trouvée dans le Dra et le Dâdes, se prend ici pour les mêmes motifs qu'en ces régions; il s'en ajoute un de plus: la nécessité d'avoir une position aisée à défendre.



Ouad Todra et qçar de Tildrin. (Vue prise de Taourirt.) Croquis de l'auteur.

Les guerres, fréquentes ailleurs, sont continuelles au Todra ; aussi point de précaution qu'on ne prenne: chaque localité est resserrée dans un étroit mur d'enceinte: de toutes parts se dressent des ageddims. Durant le temps que j'ai passé à Taourirt, ce qçar était en guerre avec son voisin, AïtOurjedal ; chaque jour on tirait des coups de fusil; les fenêtres, les lucarnes des maisons étaient bouchés ; on n'osait monter sur les terrasses de crainte de servir de point de mire : les deux localités sont si proches que, malgré le peu de portée des armes, on s'atteignait de l'une à l'autre. On ne se contente pas toujours de tirer à distance; il n'est pas rare de voir les habitants d'un qçar en assiéger un autre, le prendre d'assaut et le piller.



Costume d'une Juive du Todra.
Croquis de l'auteur

La langue du Todra est le tamazirt ; beaucoup d'hommes savent l'arabe. Les Musulmans sont habillés de haïks et de bernous de laine blanche, rarement de kheidous; ils ont d'ordinaire la tête nue; quelquefois ils la ceignent, sans la couvrir, d'un petit turban blanc. L'armement reste jusqu'au Ziz ce qu'il était au Dâdes. Le vêtement des femmes demeure le même; à partir d'ici, il sera toujours de laine ou de cotonnade blanche: plus de khent. Pas de Haratin.

28 avril.

Du Todra au bassin de la Mlouïa, je serai en plein pays des Berâber. D'ici à l'Ouad Ziz, la région à traverser est une vaste plaine déserte semée d'oasis. Elle est sans cesse parcourue par plusieurs fractions des Berâber, surtout par les Aït Melrad et les Aït Atta. Comme la mésintelligence règne en ce moment entre Aït Melrad et Aït Atta d'une part, et de l'autre entre les deux grandes branches des Aït Atta, les Aït Zemroui et les Aït Hachchou, il me faudra trois zetats d'ici à Qçar es Souq : un des Aït Melrad et deux des Aït Atta. Je me suis, pendant mon séjour à Taourirt, assuré de ceux qui me conduiront au Ferkla. Ils doivent me prendre aujourd'hui; on passera la nuit au qçar de l'un d'eux, dans le bas Todra: demain matin on partira pour le Ferkla, en se joignant à la caravane qui y va tous les mardis.

Départ de Taourirt à 4 heures du soir. Arrivée à Tadafals, mon gîte, à 7 heures. Je n'ai fait que longer la lisière de l'oasis, cheminant tout le temps dans l'étage inférieur de la plaine; il ne cesse pas d'être uni; le sol y est sablonneux en restant dur. A hauteur des dernières localités du Todra, commence sur la rive gauche de la rivière et assez loin d'elle un massif isolé de collines basses que je côtoierai pendant la marche de demain. A Aït Mhammed finit l'excavation dans laquelle coulait l'Ouad Todra. À partir de là, le lit est au niveau de la plaine. Chemin faisant, j'ai traversé l'Ouad lmiter (60 mètres de large; lit de sable; à sec); au point où je l'ai passé, une digue en maçonnerie barrait le cours de la rivière; c'est l'ouvrage de ce genre le mieux construit que j'aie vu au Maroc.

20 avril.

Départ à 6 heures du matin. Bientôt qçars et palmiers disparaissent sur les rives de l'Ouad Todra. Le lit s'en dessèche, et je suis dans le désert. Je chemine dans la plaine où je me trouvais hier, marchant entre l'Ouad Todra et le massif qui s'élève à sa gauche; le sol est de sable blanc, pur auprès de la rivière, semé de petits cailloux noirs aux abords des collines; au pied de celles-ci, la terre en est couverte comme d'une écaille. Peu de végétation: dans les régions pierreuses, quelques touffes de thym; dans le sable, qui occupe la portion la plus grande, un peu de melbina et de jujubiers sauvages. Je vois, au sud, bornant la plaine, les premières pentes du Petit Atlas portant encore le nom de Sarro, ligne sombre de hauteurs tourmentées, aux flancs de roche noire et luisante, avec de minces filets de neige apparaissant çà et là sur les crêtes. Vers le nord, une partie de l'étage inférieur et le talus rose qui le borde sont masqués pendant une portion du trajet par les collines dont je suis le pied: celles-ci forment un massif gris, aux flancs rocheux et nus, aux côtes douces, élevé de 30 à 40 mètres; il s'élève isolé dans la plaine, occupant la partie centrale du triangle dont le Todra, le Ferkla et le Reris sont les sommets. Au delà de sa ligne mince, apparaît dans le lointain une longue chaîne de hautes montagnes brunes: les premiers échelons du Grand Atlas. Tel est ici l'étage inférieur de la plaine, où je marche jusqu'au Ferkla. A 1 heure, j'atteins les premiers palmiers de l'oasis; à 1 heure 20 mn, je m'arrête au qçar d'Asrir. Depuis 9 heures du matin, on se croyait sans cesse au point d'arriver, trompé qu'on était par de continuels effets de mirage. C'était la première fois que j'apercevais ce phénomène au Maroc: il se représenta le lendemain durant presque tout le trajet du Ferkla au Reris. Depuis je ne le vis plus.

Je marchais aujourd'hui avec une nombreuse caravane, au milieu de laquelle me protégeaient trois zetats; elle se composait de 100 à 150 personnes, moitié Aït Atta, moitié Aït Melrad. Il y avait dans le nombre 60 à 70 fusils, sans un cavalier. Tout ce monde venait du Souq et Tenin du Todra et se rendait au Ferkla. Les bêtes de somme, ânes et mulets, étaient 120 ou

150; les mulets sont très communs dans le pays. Je n'ai point aperçu d'autres voyageurs que nous sur la route. L'Ouad Todra, que j'ai traversé ce matin au sortir de l'oasis, y avait 60 mètres de large; il était à sec; le lit en était formé de gros galets et sans berges. Il reste tel jusqu'au Ferkla, toujours desséché et au niveau du sol : point de trace de végétation ni dans son lit ni sur ses rives; rien qui de loin en dessine le cours à la surface blanche de la plaine. Le Ferkla est en tout semblable au Todra : c'est une bande de palmiers large de 1000 à 2000 mètres; au milieu se déroule l'Ouad Todra, dont le lit s'emplit de nouveau d'une eau abondante et limpide. Il coule à fleur de terre; l'oasis entière est au niveau de la plaine. Le Ferkla est moins grand que le Todra : sa longueur est moindre; ses localités et ses habitants sont en nombre plus faible. Il appartient en partie aux Aït Melrad, en partie à des Chellaha isolés: leurs qçars sont mélangés; chacun de ceux-ci est indépendant, aussi bien ceux des Chellaha que ceux des Berâber. Par une exception unique, les Chellaha du Todra, du Ferkla et une partie de ceux du Reris gardent une liberté absolue auprès de leurs puissants voisins: ils n'ont pas sur eux la moindre debiha. A quoi faut-il l'attribuer ? Sans doute à leur cohésion lorsqu'il s'agit de défendre la liberté commune, et à leur caractère belliqueux. A ce propos, il faut remarquer qu'il ne se trouve pas un seul Hartâni parmi eux. J'ai cessé de voir des Haratin dès que j'ai quitté l'Ouad Dâdes : dorénavant je n'en rencontrerai plus. Au Ferkla comme au Todra, je trouve les élégantes constructions du Dra. Les productions du sol sont les mêmes ici qu'au Todra, avec cette différence qu'en arbres il n'y a guère que des dattiers; les autres essences sont rares: on voit quelques troncs de figuiers, de grenadiers, de pêchers, d'oliviers, et de la vigne, mais en petite quantité; au contraire, les palmiers sont nombreux et beaux: ils sont plantés serrés et forment une forêt touffue. A leur ombre, entre leurs pieds, se pressent des cultures arrosées de canaux.

30 avril.

Aujourd'hui je vais au Reris, autre oasis analogue à celle-ci. Départ à 8 heures du matin. J'ai mon escorte obligatoire de trois Berâber; je marche avec une caravane d'une vingtaine de personnes dont la moitié est armée. Le massif de collines que j'ai eu à main gauche durant la marche d'hier expire entre le Ferkla et le Reris: on en distingue les dernières côtes à l'ouest du chemin. Vers le nord s'aperçoit, à grande distance, une haute chaîne brune, aux nombreuses découpures, entre lesquelles brillent des croupes plus éloignées couvertes de neige: le Grand Atlas. L'étage inférieur de la plaine apparaît ici dans toute son étendue: il s'étale entre le Petit Atlas et le talus de roche rose au pied duquel est le Reris; plus un mouvement n'en plisse l'immensité plate qu'on voit s'allonger vers l'est à l'infini, toujours la même, aussi loin que la vue peut porter. C'est une surface nue et blanche se déroulant jusqu'à l'horizon. Là coulent les ouads Todra et Reris; là est leur confluent: dans l'éblouissante blancheur de la plaine, leurs lits desséchés et sans verdure ne se distinguent pas. Seules, paraissent quelques lointaines oasis, points noirs se reflétant dans les étangs et les longs lacs bleus que fait briller le mirage. Du Ferkla au Reris, le sol est de sable dur semé çà et là de cailloux noirs: comme seule végétation, la mousse des hamadas, excepté en quelques points où le sable forme des dunes de 50 centimètres de haut, et où poussent des touffes de drin.

À 1 heure et demie, j'arrive au Reris. Cette oasis est, en forme et en productions, semblable au Todra et au Ferkla, au Todra surtout, auquel elle est en quelque sorte symétrique. Comme lui, elle est située au point où le cours d'eau qui la féconde sort du talus rocheux et débouche de l'étage supérieur dans le second ; comme lui, elle se trouve partie en deçà du talus, resserrée au fond d'une vallée, partie au delà, en plaine. C'est une bande de palmiers ombrageant

des cultures au milieu desquelles coule l'ouad et s'élèvent de nombreux qçars. Les constructions sont faites à la façon de celles du Dra. Peut-être ont-elles moins de moulures sur les murs; en revanche la plupart des localités possèdent des enceintes élevées et, auprès des portes, des tours d'une grande hauteur, telles que je n'en ai vu nulle part ailleurs. Comme au Ferkla, les palmiers forment une forêt épaisse et ont entre eux peu d'arbres d'essence différente. L'Ouad Reris est de la force de l'Ouad Todra : il a 30 mètres de large, dont 12 remplis d'eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur. Le lit est moitié sable, moitié gravier; il a des berges de sable de 2 mètres de haut. Pendant le trajet d'aujourd'hui, je n'ai rencontré personne. J'ai passé à proximité de deux lieux habités: Zaouia Sidi El Houari, groupe de quelques maisons entouré de grands jardins d'oliviers et de grenadiers, sans un palmier; El Mkhater: petit qçar avec dattiers.

En ce moment, le Reris est fort agité. On s'attend à ce que les Aït Atta et les Aït Melrad en viennent aux mains bientôt dans ces parages: chaque qçar se tient sur ses gardes; chacun a des veilleurs sur ses tours, pour guetter et donner l'alarme en cas de surprise. Nous avons dit qu'Aït Atta et Aït Melrad étaient en mauvaise intelligence. Au printemps dernier (1883), ils se sont livrés une grande bataille non loin d'ici, auprès de Tilouin, petite oasis isolée à l'est du Ferkla. Les Aït Atta étaient au nombre de 8 000 fantassins et 600 chevaux; les Aït Melrad comptaient 12 000 hommes de pied et 700 cavaliers, Les Aït Atta furent vaincus; 1 600 périrent: la perte des Aït Melrad fut de 400 hommes². Le combat n'avait duré qu'une matinée. Cette sanglante rencontre fut suivie d'une trêve d'une année: il fut convenu qu'on se mesurerait de nouveau au printemps suivant. On s'attend chaque jour à voir commencer les hostilités. Le principal théâtre de la lutte sera sans doute le Reris. Les Aït Atta enlevèrent, il y a une trentaine d'années, aux Aït Melrad une partie des qçars qu'ils possédaient dans cette oasis, entre autres Gelmima, l'un des principaux de la contrée. Les Aït Melrad vont, pense-t-on, essayer de reprendre ce dernier.

Ce n'est pas sans raison qu'on considère la reprise de la guerre comme imminente. J'apprendrai demain, en arrivant à Qçar es Souq, qu'aujourd'hui même les Aït Atta ont pillé une caravane d'Aït Melrad : c'est le début des hostilités.

1^{er} mai.

Départ de Gelmima à 4 heures du matin. Je vais au Qçar es Souq, petit district sur l'Ouad Ziz. Point de caravane: je pars avec mes trois Berâber. On commence par longer le pied du talus de roche rose qui sépare les deux étages de la plaine. A sa base, le sable devient rose et se sème de pierres; presque point de végétation : quelques touffes de melbina et de mousse du hamada. Vers 7 heures et demie, je cesse de suivre le talus et je le gravis. Arrivé à sa crête, je me trouve au bord d'un plateau; il s'étend à perte de vue à l'est et à l'ouest; il est borné au sud par le talus que j'ai monté; au nord, par un premier échelon du Grand Atlas qui se dresse comme une muraille à 20 kilomètres de moi: c'est la première section de la plaine, l'étage supérieur. À mes pieds s'étend la partie inférieure, que je viens de quitter: immense étendue blanche où paraissent, comme deux points, les oasis de Tilouin et de Mekhtara Aït Abbou; elle se prolonge toujours la même, bordée par la ligne sombre du Sarro, aussi loin que porte la vue. A la surface de la section où je suis, s'aperçoit vers le nord-ouest un tronçon de ligne verte, portion des palmiers de Taderoucht; ils

² Je ne puis croire à ce chiffre de 2000 morts en un combat: cependant il m'a été donné comme exact en quatre points différents, au Todra, au Ferkla, au Reris, à Qçar el Souq.

apparaissent par une légère dépression de la plaine. D'un autre côté, au nord-est, se voit un mamelon rougeâtre dressant sa tête isolée au milieu du désert. Il se trouve dans la direction du Qçar es Souq : je marche droit sur lui. Le sol de cet étage supérieur est mi pierreux, mi rocheux sur les bords; il devient sablonneux à mesure qu'on se rapproche du milieu: dans cette partie il y a parfois de petites dunes de 1 à 2 mètres de haut. La végétation se compose, dans le sable, d'un peu de thym, de mousse du Hamada, de rares jujubiers sauvages. Les parties pierreuses sont plus nues: à peine y voit-on quelques touffes de mousse. Le terrain est uni; on n'y distingue pas d'autre accident que la butte isolée qui me sert de signal; elle est peu élevée: je passerai à son pied à 2 heures; elle me semblera avoir 60 ou 80 mètres de haut. C'est un mamelon de roche rouge, escarpé. Les eaux de cette partie de la plaine vont d'une part à l'Ouad Ziz, de l'autre à l'Ouad Reris. Cela donne naissance à la dépression par laquelle j'ai aperçu une parcelle du Taderoucht.

À 3 heures et demie, l'Ouad Ziz apparaît, il est à quelque distance. C'est une ligne noire sortant du flanc de l'Atlas et s'allongeant à perte de vue dans la plaine. Aucun mouvement ne borne l'horizon, ni à l'est, ni à l'ouest, ni au sud: on ne voit en ces trois directions qu'une surface plate et blanche s'étendant à l'infini; au milieu serpente la longue file des palmiers de l'Ouad Ziz, sans que la ligne s'en interrompe depuis le point où ils débouchent de la montagne jusqu'à celui où on les perd des yeux aux limites de l'horizon. Les districts qui se succèdent sur les bords du Ziz sont, comme ceux du Dra, un ruban étroit se déroulant au milieu du désert : comme eux, bien que portant des noms divers, Qçar es Souq, Metrara, Reteb, Tizimi, Tafilelt, ils forment une seule oasis, bande de dattiers bordant sans interruption le fleuve, depuis le qçar le plus haut du Qçar es Souq jusqu'à la localité la plus basse du Tafilelt.

À 4 heures et demie, je parviens au Qçar es Souq. Je m'arrête au mellah. Je n'ai rencontré personne durant ma route. J'ai passé près d'un endroit habité, le Petit qçar de Tarza, appartenant aux Aït Izdeg. Deux cours d'eau se réunissent au-dessus de lui ; ils se dirigent vers le sud en creusant dans la plaine une vallée de 500 mètres de large : le qçar se trouve au fond de celle-ci, entouré de champs d'oliviers et de figuiers; point de palmiers. Le principal des deux cours d'eau, l'Ouad Tarza, a 50 mètres de large; le lit, moitié sable, moitié gravier, en est à sec.

Le Qçar es Souq est un district situé sur les bords du Ziz : c'est l'un des plus petits de son cours et le premier après sa sortie du Grand Atlas; il commence au point où le fleuve débouche de la montagne. La vallée du Ziz y offre une bande de palmiers large de 500 à 1500 mètres, au milieu de laquelle coule le fleuve et s'élèvent des qçars. Les constructions sont en pisé; les tirrements, nombreuses, sont moins ornées que dans le Dra. D'ici à Foum Riour, où l'Ouad Ziz sort de l'Atlas, le cours d'eau et la majeure partie des dattiers sont encaissés dans une tranchée profonde de plusieurs mètres, pareille à celle où coule quelque temps l'Ouad Todra; le fond en est de sable, les parois de roche: en dehors sont le reste des palmiers et la plupart des qçars. L'Ouad Ziz a ici 40 mètres de large, 80 centimètres de profondeur, une eau verte au courant impétueux; il a de nombreux rapides et ne se traverse qu'à des gués déterminés; lit tantôt de gravier, tantôt de sable, sans berges.

Le costume et les armes sont les mêmes, à peu de chose près, que dans les oasis précédentes. Le gracieux sac à poudre de filali brodé de soie se porte toujours. La seule modification est dans la coiffure: on garde le dessus de la tête nu; l'étroite bande de coton blanc dont on se ceignait le front au Dâdes, au Todra et au Reris se remplace par quelques touffe de fil de poil de chameau ou de cordelette de soie; celle-ci est d'ordinaire rose et de 7 à 8 millimètres de diamètre. Il est de mode d'avoir un anneau d'argent à l'oreille gauche. Peu de kheidous : on ne s'habille que de blanc; les bernous, de laine ou de coton, sont fréquemment ornés de broderies de

soie aux couleurs vives. Costume et armement resteront les mêmes d'ici à Qçâbi ech Cheurfa.

2°. - DU QÇAR ES SOUQ À QÇABI ECH CHEURFA.

2 mai.

Le Qçar es Souq, le Tiallalin, tous les pays que je traverserai d'ici au col de Telremt, faîte du Grand Atlas, appartiennent à un même rameau des Berâber, les Aït Izdeg. Je prends trois fusils de cette fraction pour m'escorter jusqu'au Tiallalin, mon gîte de ce soir. Ce district, situé sur le Ziz, se trouve de l'autre côté de l'épaisse chaîne rocheuse au pied de laquelle est le Qçar es Souq. Deux chemins y mènent : l'un longe le cours du fleuve, au fond d'une gorge profonde, l'autre laisse l'Ouad de côté et gravit les crêtes de la montagne. Ce dernier est plein de difficultés: on le prend en cas de nécessité absolue, lorsque l'Ouad Ziz, que la première route traverse plusieurs fois, se trouve infranchissable. Bien que je sois à l'époque de la crue du fleuve, et que des pluies récentes en aient gonflé les eaux et rendu le passage difficile, je prendrai la première voie. Au sortir du Qçar es Souq, j'entre dans la montagne. Celle-ci est une large chaîne de roche nue; elle semble former une succession de murailles à pic et de talus, séparés par des côtes plus ou moins raides, tantôt rocheuses, tantôt pierreuses. Le massif est presque en entier de couleur rouge vif : aux abords du Tiallalin, les flancs changent de ton et deviennent d'un gris bleuâtre. L'Ouad Ziz traverse cette chaîne par une longue gorge aux parois escarpées qui se changent parfois en murailles verticales; le fond a par endroits 300 ou 400 mètres de large, souvent 50 ou 60. Il est sablonneux, couvert de cultures et jalonné de qçars sur presque toute sa longueur; la partie supérieure seule, celle qui touche à la plaine du Tiallalin, est rocheuse, nue et déserte. L'autre forme un district séparé, El Kheneg. Des dattiers ne cessent d'ombrager les cultures depuis Qçar es Souq jusqu'au qçar de Tamerrâkecht. Là ils disparaissent : je n'en verrai plus d'ici à la fin de mon voyage. Dans ce défilé, le chemin est difficile, à cause de la quantité de fois qu'il faut traverser l'Ouad Ziz : quoique j'aie fait un détour dans la montagne pour diminuer le nombre de ces passages, je l'ai franchi à six reprises; la plupart des gués avaient environ 25 mètres de large et 80 centimètres de profondeur; la rapidité très grande du courant rendait longue chacune des traversées. Parti de Qçar es Souq à 7 heures du matin, je n'arrive qu'à 3 heures et demie à l'extrémité nord du défilé. Là je me trouve en face d'une plaine où je m'engage : la plaine du Tiallalin. Elle est bornée : au sud, par la chaîne de laquelle je sors; au nord par une autre plaine nue et rocheuse, parallèle à celle-ci; à l'ouest, par un demi-cercle de hautes montagnes un peu plus élevées que celles que je viens de traverser, et dont le pied, à sa plus grande distance, peut être à 12 ou 15 kilomètres.

Foum Jabel



Portion méridionale du Tiallalin, (Vue prise de Kerrando.)
Croquis de l'auteur.

Vers l'est, la plaine s'étend jusqu'aux limites de l'horizon. Cette étendue est nue et plate; le

sol en est pierreux, avec quelques parties rocheuses et d'autres sablonneuses. L'Ouad Ziz la traverse dans sa largeur; les deux rives du fleuve sont bordées d'un ruban continu de cultures et de villages qui se prolongent par delà la plaine, derrière la chaîne qui la limite au nord. C'est le Tiallalin.

Le Tiallalin a, comme végétation, l'aspect du bas Dâdes : mêmes cultures tristes, même apparence morne, même absence d'arbres. Les champs, répartis sur les deux bords de l'Ouad Ziz, forment une bande non interrompue d'une extrémité à l'autre du district; la bande est de largeur inégale, tantôt elle a 2000 mètres, tantôt à peine 1000. Si par la pauvreté de la végétation le Tiallalin rappelle le Dâdes, il ne lui ressemble en rien en ce qui concerne les qçars. Depuis que j'ai quitté le bassin du Dra, l'architecture va en déclinant : jusqu'au Qçar es Souq inclus, elle avait gardé de l'élégance; il n'y en a plus au Tiallalin : les bâtiments y sont de pisé sans ornement; il existe des tirremts; mais leurs quatre murs flanqués de tours sont d'une simplicité absolue : ni découpures, ni moulures. Les ageddims ont disparu avec les derniers palmiers du Reris. Les constructions, d'ici à Oudjda, rappelleront celles du Tâdla, des Aït Atab, des Entifa. Au Tiallalin, elles sont non seulement moins élégantes qu'au Dâdes, mais aussi moins nombreuses; elles forment une série de villages peu espacés, et non cette suite continue d'habitations qui donne au Dâdes un aspect si particulier.

Je suis entré dans le Tiallalin à 4 heures: je m'y arrête à 5 heures à Qcîba el Ihoud, petit village situé presque à l'extrémité de la plaine.

3 et 4 mai.

Séjour au Tiallalin. Une pluie continuelle, bénie par les habitants, peu agréable à un voyageur, m'y retient deux jours.

5 mai.

Départ à 8 heures du matin. Bientôt je suis hors de la plaine. L'Ouad Ziz y entre par un kheneg d'environ 100 mètre de large, entre le Djebel Bou Qandil, haute montagne brune aux côtes raides, à l'est, et le Djebel Gers, longue chaîne de roche jaune, à l'ouest. Cette dernière est en pente faible pendant 1 à 2 kilomètres, puis s'élève à son tour; elle forme le flanc droit d'une vallée où coule l'Ouad Ziz avant de passer dans la plaine. Le flanc gauche en est un talus à crête uniforme, en rampe douce au pied, se terminant au sommet par une muraille à pic; il n'est que roche et pierres sans végétation. Le fond, que je remonte, a un sol terreux; la largeur moyenne en est de 1 500 mètres.

Aït Khozman



Vallée de l'Ouad Ziz et Qçar d'Aït Khozman. (Vue prise de Kerrando.)
Croquis de l'auteur.

Il est occupé par les cultures et les villages du Tiallalin et du Gers; les deux districts s'y

suivant sans intervalle : ils s'étendent sur toute la longueur de la vallée mais n'en embrassent pas toute la largeur, n'occupant jamais qu'une des rives du fleuve, l'autre restant inculte et déserte. Je traverse une dernière fois l'Ouad Ziz : au gué, il forme deux bras, de 50 mètres de large chacun; la profondeur du premier est de 80 centimètres, celle du second de 50 centimètre ; les eaux coulent sur un lit de gravier, sans berges; le courant est très rapide. Dans le lointain, apparaît la cime blanche du Djebel el Aïachi. Elle ne cessera de briller a mes yeux d'ici Qçâbi ech Cheurfa, et de là jusqu'à Misour. Vers 11 heures, je me trouve à l'extrémité de la vallée ; le flanc gauche s'abaisse tout à coup, et fait place à une plaine bornée, au nord, par une chaîne rocheuse et rouge qui s'élève à plusieurs kilomètres d'ici; au sud, par le prolongement du Djebel Gers; vers l'ouest et le nord-ouest, elle s'étend à une grande distance et est limitée par de hautes montagnes très éloignées : de là vient l'Ouad Ziz : on distingue au loin à la surface blanche de la plaine les taches noires des jardins qui en marquent le cours. Pour moi, je l'abandonne et marche droit au nord, vers la chaîne qui se dresse de ce côté; jusque-là, sol pierreux, plat, sans végétation. A 1 heure moins un quart, j'arrive au pied du massif; je le gravis : une montée d'une heure, par un ravin nu et rocheux, me conduit à un col. Là commence un plateau accidenté, au sol terreux, couvert de *geddim* (sorte d'halfa) et de thym. Je le traverse; au bout de quelque temps, j'atteins une crête : c'est l'extrémité nord du plateau. Devant moi s'étend une côte peu rapide, garnie de *geddim*, et au delà une longue plaine orientée comme celle du Tiallalin, de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Elle est limitée : au sud, par le massif que je finis de franchir; au nord, par le Djebel el Abbarat, haute chaîne de roche rouge, et, en avant de lui, par un massif de collines grises de 40 à 50 mètres de hauteur, qui s'y adosse, tout en en étant distinct: à l'ouest, par un demi-cercle de montagnes assez élevées. Vers l'est, elle s'étend à perte de vue. L'Ouad Nezala la traverse dans sa largeur; trois hameaux isolés apparaissent avec leur maigre verdure au milieu de sa surface déserte. Bientôt je suis dans la plaine; le sol, sablonneux, est couvert d'herbages où le genêt domine. Je gagne l'Ouad Nezala, que je suivrai jusqu'au col de Telremt, faite du Grand Atlas. Au bout de la plaine, j'entre dans le massif de collines qui précède le Djebel el Abbarat. L'Ouad Nezala s'y creuse une vallée de 100 mètres de large; les flancs, terre avec quelques pierres, sont couverts de *geddim*. A 4 heures, je suis au point où finit ce massif et où sortent de terre les parois escarpées du Djebel el Abbarat. À droite, à gauche, sont des cols entre les coteaux et la montagne. En avant, s'ouvre dans le flanc de cette dernière une brèche étroite, Kheneg el Abbarat, phénomène des plus curieux. La chaîne où elle est percée est une digue de plus de 200 mètres d'élévation, à crête rocheuse et à base pierreuse; les crête vont en s'abaissant près du kheneg : elles diminuent d'une manière rapide et régulière, en décrivant un demi-cercle; la crête supérieure elle-même semble le décrire de façon qu'au fond du kheneg la muraille du faite a l'air de s'être abaissée au niveau de la rivière : ainsi ce kheneg ne paraît point percé comme les autres par l'action des eaux; il semble formé par un pli de la bande rocheuse qui compose la chaîne. Il a 100 mètre de long et à peine 30 mètre de large; le fond comme les parois en sont de roche : je le traverse dans le lit de l'Ouad Nezala. Au sortir du défilé, la vallée demeure étroite ; ses flancs s'abaissent : ceux-ci sont les pentes septentrionales du Djebel el Abbarat; elles étaient nues sur l'autre versant; ici, tout en gardant la même nature rocheuse, elles se sèment de quelques arbres. Ce sont les premières côtes boisées que je voie depuis la vallée du Sous. Bientôt le flanc droit expire et fait place à un plateau nu, élevé de 10 mètre au-dessus du niveau de la rivière ; le flanc gauche continue à la border; il n'a plus que 40 à 50 mètre de haut : c'est un talus de roche grise, en pente douce. Plusieurs petits qçar d'aspect misérable, sans jardins ni cultures, sont échelonnés le long de la vallée. Je m'arrête à l'un d'eux, Nezala, qui est, comme ce nom l'indique, un gîte habituel des voyageurs sur cette route.

Je marche depuis ce matin avec une caravane de muletiers du Metrara; je me suis rencontré avec eux au Tiallalin ; ils feront route avec moi jusqu'à Qçâbi ech Cheurfa. Leur métier est de transporter des marchandises entre le Tafilelt et Fâs. J'ai loué de concert avec eux, une escorte d'Aït Izdeg : ceux-ci sont maîtres de tout le pays, du Qçar es Souq au col de Telremt. Ils prennent, pour servir de zetats du Tiallalin au col, 5 francs par mule, par Juif et par chameau, et la moitié pour les ânes; les Musulmans ne paient pas pour leur personne : moyennant cette redevance, les Aït Izdeg escortent les caravanes et en garantissent la sûreté. Nos zetats se composent de 3 cavaliers et 6 ou 7 fantassins.

Beaucoup de monde aujourd'hui sur le chemin. J'ai croisé sept ou huit convois de 50 à 80 bêtes de somme chacun; les animaux étaient des mulets, des ânes et des chameaux, les deux dernières espèces dominant. La route que je suis, voie habituelle entre Fâs et le Tafilelt, est toujours aussi fréquentée. Depuis l'Ouad Ziz, j'ai rencontré deux cours d'eau de quelque importance : l'Ouad Tira n Imin (au point où je l'ai passé pour la première fois, il avait 10 mètres d'eau limpide de 15 centimètres de profondeur; courant rapide), et l'Ouad Nezala (à hauteur d'Aït Hammou ou Saïd, le lit en avait 80 mètres de large, dont 15 remplis d'eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur. À Nezala, le lit n'a plus que 15 mètres de large, et l'eau 6; celle-ci a 15 centimètres de profondeur). Le kheneg el Abbarat, que j'ai traversé à 4 heures, est célèbre et redouté pour les brigandages qu'y exercent les Aït Hediddou. Maintes fois ils ont guetté des caravanes, embusqués au col que j'y ai vu à main gauche, et les ont pillés.

Nezala est un petit qçar délabré, élevé naguère par un sultan qui voulut en faire un poste d'observation et un gîte pour les voyageurs. Il ne sert plus qu'à ce dernier usage. C'est une enceinte carrée, flanquée de mauvaises tours, le tout très bas, en pisé gris; à l'intérieur se trouvent quelques maisons, résidences de cinq ou six familles habitant ici, et un grand nombre de cours, d'écuries, de hangars, la plupart demi ruinés où s'installent les voyageurs.

Sur la route que j'ai parcourue aujourd'hui, il n'y a pas de passage difficile. Une seule côte un peu raide, vers 2 heures; le reste du temps j'ai marché en plaine. Demain, durant toute la journée, le chemin sera plus uni encore. L'aisance extrême avec laquelle on franchit ici le Grand Atlas contraste avec les difficultés que j'ai rencontrées en le passant pour la première fois, au Tizi n Telouet. Aucun trait de ressemblance, hors l'altitude, n'existe entre l'Atlas des Glaoua et celui-ci. Là, une chaîne aux crêtes nues et rocheuses est formée de longs escarpements presque infranchissables; les deux versants, celui du nord surtout, profondément ravinés par l'action des eaux, ont perdu leur forme primitive et se présentent sous l'aspect de contreforts perpendiculaires à l'arête centrale; rocheux, tourmentés, ils cachent dans leurs flancs d'étroites vallées resserrés entre des murailles de roche, seuls refuges de la végétation et de la vie en cette contrée inaccessible, désolée, déserte.

Tizi n Telremt

Dj. El Aïachi



Tizi n Telremt et Djebel El Aïachi (Les parties ombrées sont couvertes de neige.)
(Vue prise du Qaçba el Makhzen.) Croquis de l'auteur.

Ces vallées, comme les contreforts qui les séparent, ont leur direction normale à la ligne culminante de la chaîne. Ici, au contraire, le sommet est en partie boisé : on y arrive par un

chemin d'une facilité extrême : le massif se compose, non d'innombrables montagnes couvrant tout le pays, avec l'apparence de rameaux perpendiculaires à un tronc, mais d'une série de chaînes³ parallèles à l'arête principale et séparées entre elles par des plaines qui occupent la plus grande partie de la contrée. Les cours d'eau, auprès desquels les villages sont tantôt nombreux, tantôt clairsemés, s'écoulent au niveau des plaines, traversant les diverses lignes de montagnes par autant de khenegs qui s'y ouvrent comme des portes sur leur passage. Quelques-unes de ces plaines sont si longues que deux rivières les traversent dans leur largeur, à une grande distance l'une de l'autre : telle la plaine du Tiallalin, dont le prolongement est arrosé par l'Ouad Gir. Outre cette différence de nature, les deux parties du Grand Atlas que nous avons franchies en présentent une autre : le Tizi n Glaoui était des deux côtés entouré de hautes cimes presque en tout temps couvertes de neige : il formait une dépression au milieu de montagnes très élevées. Le Tizi n Telremt se trouve au point où la chaîne commence à décroître : à l'ouest du col, s'élèvent les hautes crête toujours blanches du Djebel El Aïachi, l'un des massifs les plus élevés de l'Atlas; à l'est, il n'y a plus trace de neige, et la chaîne s'abaisse rapidement. Je l'aurai longtemps sous les yeux dans le bassin de la Mlouïa. Au delà du Djebel El Aïachi, elle apparaît comme un long talus brun, à crête uniforme, allant sans cesse en décroissant. Elle s'allonge vers l'est, diminuant toujours de hauteur, jusqu'au point où on la perd de vue aux limites de l'horizon.

6 mai.

Départ à 5 heures du matin. Jusqu'au col de Telremt, je resterai en terrain plat : sol dur, terre semée de gravier et de petites pierres ; une végétation maigre le recouvre à moitié : geddim, thym, menus herbages. D'ici au col, je traverse trois plaines unies, sans la moindre ondulation; la première s'étend au loin vers l'ouest et le nord-ouest, bornée dans cette direction par le pied même du Djebel El Aïachi, dont on voit les pentes, poudrées de neige à la base, se transformant peu à peu en une large masse d'un blanc mat, émerger de sa surface ; elle est limitée à l'est par un talus gris de 40 à 50 mètres de hauteur, aux côtes pierreuses, peu rapides, clairsemées de geddim. La seconde plaine se prolonge à une grande distance vers l'est, où des montagnes d'élévation moyenne la bordent; elle est séparée de la précédente et limitée à l'ouest par des massifs de collines aux pentes douces en partie tapissées de geddim. Au nord, la borne en est une haute chaîne de montagnes, dont le nom est célèbre, le Djebel El Abbari. C'est une crête élevée, dressant ses crêtes à plus de 200 mètres au-dessus du niveau de la plaine : les flancs, de couleur rouge, en sont rocheux et escarpés, couverts de geddim dans le bas, d'arbres vers le sommet. Bien que le col soit plus loin, le faite de cette chaîne est la ligne culminante du Grand Atlas. Par un fait curieux, l'Ouad Nezala, au lieu de prendre sa source sur le versant méridional, la prend au delà, sur le versant nord. Il traverse le Djebel El Abbari par un kheneg de 30 mètre de large. J'entre par ce kheneg dans la troisième plaine; elle est petite et sans ressemblance avec les précédentes, en étendue; adossée au sud au Djebel El Abbari, elle est bordée à l'est par un talus en contrebas donnant sur un autre bassin, au nord par un bourrelet pierreux, aux pentes boisées⁴, haut de 30 mètres. Au bout de cette petite plaine se trouve le col de Telremt, où je passe du bassin du Ziz dans celui de la Mlouïa. Je le franchis à 9 heures du matin; il est à 2 182 mètres d'altitude. Quant à la ligne de faite générale de l'Atlas, je l'ai passée en traversant le Djebel El Abbari. Du col de Telremt, je gagne un ravin profond dont la partie inférieure, large de 20 mètres, est bordée de

³ Nous en avons traversé cinq avant d'arriver à la chaîne principale.

⁴ Les arbres dont il est question ici sont des arbres de petite taille, de 2 à 3 mètres au plus d'élévation; ils sont clairsemés et en aucun point ne forment de bois compact.

talus raides garnis de geddim dans le bas, d'arbres dans le haut. Je le descends; il n'est pas long : au bout de peu de temps les flancs s'abaissent, s'adoucissent; bientôt ils disparaissent : je suis en plaine. La plaine où j'entre porte le nom de Çahab el Geddim. Elle est unie, mais en pente prononcée vers le nord; le sol, moitié terre, moitié pierres, est couvert de hautes touffes de geddim. Au delà de Çahab el Geddim, lui faisant suite, j'ai devant moi, en contrebas, une seconde plaine où la Mlouïa creuse son lit; cette plaine est très large; on l'appelle Çahab el Ermes. Un long talus brun de moyenne élévation, premières pentes du Moyen Atlas, la borne au nord. Au delà se voient un grand nombre d'autres crêtes, succession de chaînes grises s'étageant les unes derrière les autres, puis, les dominant toutes, une bande bleue dont le haut est couvert de neige : c'est le faite du Moyen Atlas, ligne uniforme où surgissent deux sommets en larges masses blanches : l'un, le Djebel Tsouqt, est au milieu de la chaîne, l'autre, le Djebel Oulad Ali, à son extrémité orientale.

Dj. Tsouqt Dj. O. Ali



Celui-ci termine le massif de la façon la plus brusque et la plus étrange; après s'être élevé très haut, il tombe presque à pic au bord de la vallée de la Mlouïa : son versant est à l'aspect d'un talus à 2/1 de plus de 1500 mètre d'élévation. Cette falaise énorme, où s'arrête court une si haute et si longue chaîne, est de l'effet le plus extraordinaire. Je reverrai de près le Djebel Oulad Ali dans la vallée moyenne de la Mlouïa

De Çahab el Geddim, une rampe douce, de 25 mètres de hauteur, me conduit dans Çahab el Ermes. Comme la première, cette plaine s'étend à perte de vue vers l'est et vers l'ouest; le sol est sablonneux; de rares places sont nues, en d'autres pousse du thym : la plus grande partie est tapissée de la plante basse qu'on appelle *ermes*. On aperçoit de loin en loin de petites tirremts d'aspect misérable, isolées dans le désert.

Je chemine dans cette plaine jusqu'à 3 heures et demie; à ce moment s'ouvre à mes pieds une tranchée : elle a 1500 mètres de large; le fond en est couvert de verdure et de feuillage; à demi cachés sous la multitude des arbres fruitiers, plusieurs qçars y montrent leurs terrasses brunes; au milieu coule un fleuve : c'est Qçabi ech Cheurfa et la Mlouïa. Un talus de sable nu me conduit au fond de l'encaissement; le sol y est de sable : j'y marche au milieu des champs et des vergers. Au bout d'un quart d'heure, je parviens à Qaçba el Makhzen, terme de ma route.

Dj. Oulad Ali



Mlouïa et Qaçba el Makhzen (Qçabi ech Cheurfa)
(Les parties ombragées sont couvertes de neige) (Vue prise du sud-ouest)
Croquis de l'auteur.

Qçabi ech Cheurfa se compose de localités toutes situées dans la tranchée où coule la Mlouïa ; elles sont unies par des cultures et des jardins ombragés d'une foule d'arbres, oliviers, figuiers, grenadiers : ces feuillages donnent au district un air de gaieté et de fête qui contraste avec l'aspect morne du Tiallalin et du Gers. Qçabi ech Cheurfa est ainsi un ruban de cultures et de qçars enfermé entre deux hautes berges, et au milieu duquel coule la Mlouïa.

J'ai rencontré moins de monde qu'hier sur la route : les caravanes croisées sont au nombre de trois, formant ensemble 150 bêtes de somme. Ainsi qu'il était convenu, mes zetats m'ont abandonné au col de Telremt. Là commence le blad el makhzen : au nord du col, les Aït Izdeg, qui sont en mauvais termes avec le sultan, trouveraient du danger à s'avancer en petit nombre, et les voyageurs, étant en pays soumis, n'ont plus besoin d'escorte. Du col à El Qçabi, on est sur le territoire des Aït ou Afella, petite tribu qui, formant par son origine une fraction des Aït Izdeg, est séparée d'eux politiquement et obéit au sultan. On y marche sans anaïa et elle est responsable des pillages commis sur son territoire : pour la dédommager des bénéfices que sa soumission lui fait perdre, le gouvernement l'a autorisée à prélever un droit sur ce qui passe sur ses terres; ce droit est de 1 franc par bête de somme et par Juif. Ma caravane a dû l'acquitter à deux reprises; souvent, où on ne devrait payer qu'une fois, on le fait trois ou quatre; voici comment : à peu de distance du col de Telremt, quelques hommes nous accostèrent; ils demandèrent le montant de la redevance, nous le donnâmes ; assez loin de là, dans la plaine, nous trouvâmes une forte troupe installée en travers de la route; elle déclara que nous ne passerions qu'après lui avoir remis cette même somme ; le chef de la caravane se s'écrier : nous l'avions déjà donné. « Ceux que vous avez rencontrés étaient des escrocs; ils n'avaient droit de rien réclamer, nous seuls sommes délégués pour percevoir le péage. Vous n'irez que quand nous l'aurons reçu. » Comme la délégation se composait de quarante hommes armés, il fallut en passer par où elle voulut. Des faits de ce genre se reproduisent tous les jours : les régions du blad el makhzen où sont installés ces péage (qui portent le nom de *nezala*) sont souvent plus onéreuses à traverser que le blad es siba; par bonheur, elles sont rares : ce sont d'ordinaire des contrées dont la population, à peine soumise, pillerait ouvertement, sans qu'on puisse l'en empêcher si on ne lui donnait cette compensation. Je n'ai connaissance de nezalas de ce genre qu'en deux tribus, les Aït ou Afella et les Aït Ioussi : dans cette dernière, elles sont nombreuses : on en compte 16, dit-on, de Qçabi ech Cheurfa à Sfrou. C'est une ruine pour les commerçants.

7 mai.

Séjour à Qaçba el Makhzen. Ce lieu est une enceinte rectangulaire garnie de tours, de construction récente, servant de résidence au qaïd, à la garnison et aux Juifs. Autrefois les chérifs, possesseurs du sol du district, y étaient seuls maîtres et ne reconnaissaient aucune autorité ; aujourd'hui le pays est blad el makhzen et un qaïd y commande : de tout temps le district a été tributaire des Aït Izdeg. Il l'est encore, et ce n'est pas un spectacle peu curieux de voir une province du sultan vassale d'une fraction indépendante. C'est Moulei El Hasen qui, il y a sept ans, soumit Qçabi ech Cheurfa. Il y envoya un qaïd et des soldats; ils y achetèrent un terrain et construisirent l'enceinte où je suis : nul ne s'y opposa, et la suprématie du sultan s'établit sans résistance. La première année, elle s'étendit sur les Aït ou Afella, les Oulad Khaoua et les Aït Izdeg; dès la seconde, ces derniers cessèrent de la reconnaître et refusèrent l'impôt. Les choses en restèrent là depuis lors; l'autorité du qaïd est limitée au district de Qçabi ech Cheurfa, aux Aït ou Afella et aux Oulad Khaoua. C'est une autorité précaire : dans le district même, elle est peu respectée : souvent les chérifs reçoivent à coups de fusil les ordres ou les demandes d'impôts. Le

qaïd actuel est un homme de Fâs, un Bokkari. Il a avec lui une centaine de soldats réguliers, askris, et deux canons de montagne.
